India Mahdavi « J'ai toujours été la fille qui venait d'ailleurs »

ENTRETIEN

Architecte et designer, India Mahdavi, 59 ans, s'est fait connaître à travers le monde par son univers coloré et sa vision joyeuse de l'architecture d'intérieur. A la tête d'une petite entreprise de vingt personnes, cette Française d'origine iranienne et égyptienne a notamment travaillé avec la mécène Maja Hoffmann, le lobbyiste Thierry Costes, les maisons Ladurée et Valentino.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si je n'avais pas – il y a plus de vingt ans – démissionné d'un poste très confortable de directrice artistique du décorateur Christian Liaigre (1943-2020) pour me lancer en solitaire. Quand on sait partir, on est bien parti dans la vie. J'en suis intimement convaincue. Ce choix d'indépendance, je l'ai fait à un moment où j'étais jeune maman, et ce n'est pas un hasard. Avec cet enfant qui venait de naître, je me projetais dans l'avenir, je me posais beaucoup de questions sur ce que je voulais lui transmettre comme valeurs, quel projet de vie j'avais envie d'avoir. J'avais 35 ans, je voulais être autonome, exercer mon métier à ma façon. Ce n'était pas facile de quitter le confort dans lequel j'étais, cela représentait un gros risque. Mais j'ai compris que j'avais besoin de liberté – celles d'entreprendre et de créer, qui sont indissociables chez moi.

Ce besoin de liberté fait écho à votre histoire familiale...

Mon père était un intellectuel iranien, économiste de formation, mais aussi écrivain et poète, issu d'une grande famille d'entrepreneurs. Il a fait ses études à Oxford, en Angleterre, et a rencontré ma mère lors d'un voyage à Paris. Elle-même avait dû quitter l'Egypte à l'âge de 11 ans, car sa famille, des propriétaires terriens, était copte. Il lui a proposé de le rejoindre en Iran, ce qui était assez audacieux pour l'époque. Ma mère l'a suivi sans hésiter, ç'a été une très grande histoire d'amour. Ils sont restés près de soixante ans ensemble et ont eu cinq enfants. Partir a toujours fait partie de l'histoire familiale. Ma mère, blonde aux yeux bleus ne parlant pas farsi au départ, s'est retrouvée à Téhéran, dans un pays qu'elle ne connaissait pas. Il en fallait, du courage. Je suis née à Téhéran. Mon père travaillait alors au ministère du plan, et il était en désaccord avec la politique du gouvernement. Il a décidé de quitter le régime du chah *[Mohammad Reza Pahlavi, qui régna de 1941 à 1979]* au milieu des années 1960, grâce à une bourse d'études à l'université Harvard, aux Etats-Unis.

Vous vous retrouvez donc aux Etats-Unis. Quels souvenirs avez-vous de cette enfance américaine ?

Nous habitions à Cambridge, j'en garde des images très heureuses. Mes parents étaient très présents et attentifs à notre éducation. Mon père était un éternel étudiant qui, grâce à l'argent de sa famille, a eu la chance de n'avoir pas vraiment besoin de travailler pour vivre. Je n'ai d'ailleurs jamais su comment remplir la case « profession des parents » sur les fiches de l'école. J'avais l'impression d'avoir une vie de famille normale, mais je me suis rendu compte assez vite que j'étais différente. S'appeler India Mahdavi n'est pas anodin. Mes parents m'ont prénommée ainsi, car ils m'ont conçue en Inde. Ça m'a valu toutes sortes de surnoms à l'école, on m'appelait « Bombay », « Pakistan ». J'ai toujours été la fille qui venait d'ailleurs, qui devait s'intégrer. Devoir trouver ma place m'a donné le sens de l'effort.

Les souvenirs que je garde de l'Amérique sont surtout visuels. On me demande souvent d'où vient mon goût pour la couleur : je pense qu'il vient de la mémoire de ces années-là, qui étaient drôles et joyeuses. C'est l'arrivée de la télévision couleur dans ce milieu des années 1960, avec les dessins animés, Bugs Bunny, tout un univers pop. J'ai également été marquée par la lumière chaude qui caractérise la Côte est des Etats-Unis. Au travers de la couleur, c'est surtout une quête de lumière qui m'a portée. Je recherche des associations de teintes pour créer une certaine luminosité. Mon travail s'inspire également de la façon très anglo-saxonne d'être décomplexé par rapport au jeu des motifs, des matières, que ce soit dans les vêtements ou le mobilier.

Vous restez cinq ans aux Etats-Unis, puis vous partez...

Mes parents voulaient vivre en France, qui représentait pour eux le pays de la liberté, la plus belle démocratie au monde. En 1968, ils ont organisé notre départ, vidé la maison et fait les valises, mais ils se sont retrouvés coincés à l'aéroport avec leurs quatre enfants en plein mois de mai, alors que Paris était sous les barricades. On leur a dit qu'il était impossible d'aller en France, car l'aéroport de Paris avait été fermé. Il y avait un vol pour la Belgique, un autre pour l'Allemagne, nous nous sommes ainsi retrouvés à Heidelberg. Je ne m'y suis pas du tout plu, c'est comme si ma vie était passée de la couleur au noir et blanc. En Europe, le ciel est bas, gris, la lumière m'a terriblement manqué. Heureusement, ça n'a duré qu'un an. Nous sommes arrivés en France, à Nice, puis à Vence, car mon père avait entendu parler des écoles Freinet, et il voulait nous y scolariser.

Qu'y avez-vous appris ?

Cette école est la plus libre au monde, elle m'a apporté énormément de choses. L'enseignement est basé sur le libre arbitre de chaque enfant et sur sa capacité à prendre des initiatives. Il était très porté sur les activités artistiques. Toutes les après-midi, on pouvait faire de la poterie, de la danse, du dessin, de la musique. J'avais changé trois fois de langue en l'espace de deux ans, c'était perturbant. J'ai pu surmonter cette difficulté en m'exprimant artistiquement. J'ai commencé à beaucoup dessiner, à écrire des poèmes, j'en garde un souvenir fantastique. C'était une période de réconciliation avec mon enfance, avec la lumière. Dans cette école, la liberté et l'autonomie étaient des valeurs très importantes, cela correspondait totalement avec ce que j'étais. Dans ma vie professionnelle, aujourd'hui, je suis totalement indépendante. J'ai un atelier de création où on dessine des objets, on les produit, on les vend. J'ai construit un écosystème complet, je ne dépends pas d'un distributeur, d'une maison d'édition, d'une galerie ou d'un seul client.



Dans sa boutique parisienne, le 2 octobre 2019.
PHILIPPE QUAISSE/PASCO

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI...

« Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. Cette semaine, l'architecte d'origine iranienne et égyptienne revient sur les exils qui ont forgé son indépendance

A l'adolescence, vous arrivez à Paris...

Mon père, qui était très soucieux de notre éducation, pensait qu'il fallait faire ses études supérieures à Paris. Je découvre alors Neuilly, un nouveau paysage, d'autres valeurs, d'autres codes vestimentaires et sociaux, il a encore fallu s'adapter. J'étais en 2de, ce n'était pas évident, tous les autres jeunes se connaissaient depuis longtemps. Durant l'ensemble de ma scolarité, j'ai changé trois fois de pays et onze fois d'établissement scolaire.

Comment cette mobilité vous a-t-elle façonnée ?

A l'époque, c'était peu commun de voyager comme mes parents le faisaient. C'était à chaque fois un arrachement de partir, mais je me souviens davantage des efforts déployés pour m'intégrer. Savoir partir, c'est aussi savoir arriver, s'adapter, comprendre rapidement les règles, les codes. J'étais assez douée pour ça. Depuis, je me sens comme un caméléon, j'ai une compréhension assez rapide des lieux, des situations, des gens. Partir a toujours été partie intégrante de ma vie. J'ai appris plusieurs langues : l'anglais d'abord, puis l'allemand, puis le français. Mes parents parlaient farsi entre eux, langue que ma mère avait apprise. Dans mon travail, j'ai toujours essayé de sortir des frontières.

C'est un état d'esprit que j'applique autant dans la création que dans mon approche globale, qui est pluridisciplinaire : je mélange l'architecture, le design, l'architecture d'intérieur, les arts décoratifs, la scénographie. J'ai toujours essayé de décloisonner l'exercice de ce métier, cela représente une vraie liberté, pour moi. De la même façon, je travaille sur des lieux très variés, appartements, hôtels, restaurants, et dans des pays très différents, à Londres ou au Mexique, à Arles ou à Paris. J'aime cette souplesse, ces grands écarts qui me permettent de dynamiser ma créativité.

Que vouliez-vous faire, jeune fille ?

Mes rêves d'enfant étaient toujours liés à des mondes esthétiques, à des décors, des univers, des ambiances. Je voulais travailler dans le cinéma. Ça me plaisait aussi de raconter ce que je voulais. J'avais lu la vie du cinéaste Fritz Lang *[1890-1976]* : il avait été architecte. Je me suis dit que c'était un bon départ. Je me suis inscrite en architecture, en comprenant que ce qui m'intéressait dans le cinéma était davantage le cadre que la narration. A la fin de mes études d'architecte, je me suis rendu compte que le cinéma français était plus un cinéma de l'intime, du drame, qu'un cinéma d'univers, et je ne voyais pas comment je pourrais m'y exprimer. La façon que j'ai, aujourd'hui, d'exercer mon métier est très proche du cinéma : je plante des décors, je crée des mondes où chacun est l'acteur de sa propre vie.

A-t-il été facile de s'imposer dans ce monde de l'architecture ?

Mes études d'architecture ne m'ont pas emballée. Je savais que je ne voulais pas embrasser ce métier très masculin. Il y avait peu de filles, à l'école, à cette époque, le milieu était machiste. Je ne me reconnaissais pas dans les projets, ils ne me portaient pas. Je suis donc partie à New York pour compléter ma formation en design et mobilier. J'avais besoin d'une vision plus tactile, plus réelle du métier. L'architecture est un métier de longue haleine. On s'améliore au fil des années. Quand on travaille sur un gros bâtiment, cela prend en moyenne sept ans, je n'ai pas cette patience, et je ne voulais pas vivre dans un bureau. Quand je suis rentrée à Paris, j'ai commencé à travailler pour Christian Liaigre. Cela m'a apporté une perspective différente. En architecture, on part d'un plan-masse et on zoome jusqu'au plus petit détail, mais, quand on arrive à l'intérieur, on n'a souvent quasiment plus le temps de faire quoi que ce soit. Travailler à l'envers, partir de trois matériaux, d'une gamme colorée, d'un objet, et construire un espace à partir de là a été une vraie découverte. Je trouvais ça plus satisfaisant. Concevoir un meuble et le voir en vrai un mois plus tard, c'est fantastique, cela comblait mon impatience.

L'architecture d'intérieur n'en était encore qu'à ses balbutiements...

Elle était considérée comme de la décoration, un métier de fille, un art mineur. Ce métier n'est pas protégé puisque n'importe qui peut se déclarer architecte d'intérieur, on nous regardait avec condescendance. Mais ce n'était pas grave, car j'avais trouvé ma place. Je suis restée sept ans chez Liaigre, nous étions trois au début et, au fur et à mesure, je suis devenue sa directrice artistique et son bras droit. Je suis partie en 1997, au moment où il était au faîte de sa gloire. Je n'avais d'autre plan de carrière que celui de faire un métier que j'aimais.

Et là, vous vous lancez...

Au bout de deux ans en indépendante, je suis tombée sur la rue Las Cases, dans le 7e arrondissement de Paris, où se trouve aujourd'hui mon showroom, la boutique, l'atelier, les bureaux. J'ai commencé par faire des appartements, à Londres surtout. A l'époque, l'univers de la maison était quasi inexistant, il n'y avait pas toutes les marques que l'on voit maintenant. Il se résumait au design italien en cuir gris style années 1980, ou alors à ce que l'on pouvait trouver aux puces. C'était donc plus facile de dessiner son mobilier et de le faire fabriquer. Quand je réalisais quelque chose que j'aimais bien, je l'exposais. J'ai eu la chance de travailler à Miami pour refaire un hôtel, et j'ai trouvé mon propre langage au travers de la couleur. J'ai une culture cosmopolite, qui fait que je puise là où j'ai envie de puiser. Je procède par associations, je mélange tout, à l'image de ce qui se fait en Iran, les couleurs, les motifs ou les matériaux. Pendant un moment, je travaillais partout dans le monde, mais, à Paris, personne ne savait ce que je faisais. En 2004, j'ai estimé avoir suffisamment de choses à montrer et j'ai ouvert mon showroom. En 2011, j'ai créé une boutique de petits objets pas seulement utilitaires, mais conçus comme des pièces de décoration à part entière.

Vous avez passé votre vie à voyager. Les voyages nourrissent votre créativité, comment supportez-vous la pandémie qui limite drastiquement les déplacements ?

A part deux déplacements en Egypte et Iran, je suis, comme tout le monde, devenue beaucoup plus sédentaire. Les voyages, les rencontres me manquent. Au début, avec mes équipes, nous étions très présents sur les réseaux sociaux, mais je me suis lassée, tout comme des réunions Zoom. Par la force des choses, on est obligé d'être ancré, chacun se replie dans sa bulle. La création en est forcément affectée. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
VANESSA SCHNEIDER